

Dans les coulisses de la conscience

Saga Gnostica. Hubert Aquin et le Patriote errant de Filippo Palumbo, VLB éditeur, 360 p.

Guillaume Asselin

Number 242, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67992ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Asselin, G. (2012). Review of [Dans les coulisses de la conscience / *Saga Gnostica. Hubert Aquin et le Patriote errant* de Filippo Palumbo, VLB éditeur, 360 p.] *Spirale*, (242), 68–70.

Dans les coulisses de la conscience

PAR GUILLAUME ASSELIN

SAGA GNOSTICA. HUBERT AQUIN ET LE PATRIOTE ERRANT
de Filippo Palumbo
VLB éditeur, 360 p.

V oici un essai qui se propose de relire l'œuvre d'Aquin sous l'angle gnostique, comme une seule et même odyssee de l'âme en quête de son origine et de son principe, une seule et même *saga gnostica* au regard de laquelle les œuvres s'inscriraient comme autant d'étapes sur le chemin du retour à Ithaque. La métaphore homérique n'est pas gratuite : c'est l'écrivain qui, dans *Saga segretta*, se décrit lui-même comme un « *marin perdu au milieu de la mer des Ténèbres (sorte d'Ulysse...)* et cherchant, par le moyen de son astrolabe [de son Œuvre], à retrouver sa direction et son île natale... ».

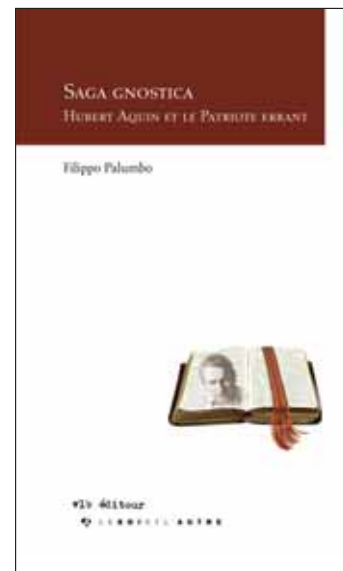
LA GNOSE OU L'ÉVEIL À L'IMAGINATION CRÉATRICE

Qu'est-ce donc que cette île natale, que cette « patrie » qu'il s'agit de retrouver ? C'est l'Imagination créatrice que la pensée occidentale n'a eu de cesse de censurer, la rejetant du côté de l'irrationnel et de la fantaisie au profit de la seule Raison. C'est à cette auto-amputation que renvoie le mythe gnostique de la Chute, par quoi il faut entendre la chute de l'esprit dans le dualisme, l'identification de l'Être à la pensée et à la conscience réflexive (le « *je pense donc je suis* » de Descartes, qui engendre la césure schizophrénique entre le sujet et l'objet, l'esprit et la matière...) — la réduction catastrophique du Soi au moi. Contemplé à travers le hublot de la conscience « égoïque », le Réel ne peut paraître que sous une forme mutilée, hallucinatoire, à l'image du moi qui le produit et le perçoit. Le désir de maîtrise qui caractérise la rationalité égoïque conduit la métaphysique occidentale à idolâtrer le Concept et à refouler les affects, ce qui produit le langage que l'on sait : abstrait,

abscons, sans force et sans vie, tel que l'inaugure la scolastique. La Connaissance véritable (la Gnose) se voit ainsi oblitérée sous un savoir de surface dont le champ d'application, se limitant à la matière et aux phénomènes, ne cesse d'aggraver cet « *oubli de l'être* » que dénoncera Heidegger. Pour le dire crûment : nous sommes littéralement *possédé par la conscience*, esclaves de cet instinct de séparativité qui, en fondant l'individualisme, produit la mort sur tous les plans : langue, pensée, connaissance, existence.

La Gnose se propose de rouvrir l'accès à ce savoir immémorial, à cette « *Parole non humaine* » émanant des couches les plus profondes de l'Inconscient, par-delà les limites de la personnalité différenciée qui en oblitère la perception. Elle consiste à se mettre à l'écoute du « *sacré qui sourd de l'abîme* », hors de toute tradition ou filiation religieuse déterminée. Le « voyage gnostique » se conçoit comme une *plongée* (image fondamentale chez Aquin) dans les abysses de la psyché, afin de reprendre contact avec les sources de l'Être. De l'autre côté du miroir, aux antipodes de la conscience, s'ouvre un royaume d'Images autonomes, chargées de numinosité, recevant des énergies insoupçonnées paralysées par nos habitudes de pensée. La Gnose engage une connaissance « par contact » visant à une véritable *transmutation psychique* par l'intégration des contenus disruptifs émanant de l'Imagination créatrice et des zones obscures du *pathos*.

On ne « connaît », dans cette optique, qu'en co-naissant et en s'éveillant, par anamnèse, à la présence de l'Image-



Archétype, ce « *sceau de l'âme* » qui, au plus profond de l'esprit, témoigne de l'appartenance du Sujet au Plérôme (le Tout originel dont le Moi s'est séparé). Selon cette doctrine, chaque homme est ainsi couplé à une Figure (son Double céleste, son « Ange ») à laquelle il ne peut s'unir à nouveau qu'en sacrifiant cela même qui l'en sépare : la conscience égoïque. C'est la fameuse *unio mystica*, dont l'étreinte érotique fournit le prototype. Or l'éveil de cette Image ne peut, du point de vue de l'égo-conscience, qu'être ressenti comme une menace, ce qui le conduit à renforcer la négation de cet Autre qu'il ne reconnaît pas comme sa contrepartie transcendante mais traite, tout au contraire, en Adversaire. Combattant pour sa survie,

l'ego entraîne le Sujet toujours plus profondément dans sa fuite schizoïde, aggravant la séparation d'avec son Autre, qui se transforme dès lors en un Spectre persécuteur (d'où la multiplicité des « Doubles » chez Aquin, engagé dans une course-poursuite infinie et inachevable).

L'ARCHÉTYPE DU PATRIOTE ERRANT

Récurrent chez l'écrivain, le personnage du « Patriote défait », errant dans le vide temporel et les limbes de l'Histoire, est l'Image-Archétype de cette âme en exil, coupée de sa Source, de son Orient. Il est l'incarnation de la tendance suicidaire que l'attitude nihiliste du Moi suscite en son cœur comme un contre-vouloir obscur se manifestant sous l'espèce d'une pulsion de mort chargée, par le Plérôme, d'abroger le projet schizophrène de vie autonome de cette cellule cancéreuse en lutte avec le Grand Corps d'Union qui en est la Matrice. Dans « L'art de la défaite », Aquin interprète ainsi l'attitude suicidaire des Patriotes comme la répétition compulsive du scénario mythique de la Chute qu'ils reproduisent à leur insu en tant que disposition mentale engrammée dans l'inconscient collectif canadien-français. Croyant lutter pour la libération, observe Palumbo en exhument l'exégèse gnostique travaillant en secret le texte de l'écrivain, ils cherchent en fait inconsciemment à escamoter le Négatif en courant au-devant de la mort, dans l'espoir d'accéder à la plénitude que leur condition historique de colonisés leur refuse. De même, dans *Les rédempteurs*, toute une communauté se suicidera sous l'injonction d'un prophète afin de mettre fin à l'indigence de leur condition humaine, sacrifiant leur corps alors qu'il aurait fallu sacrifier leur Moi tyrannique. On s'en prend aux projections plutôt qu'au projecteur : on s'acharne contre le symptôme plutôt que d'éradiquer le mal (la conscience égoïque) à la racine. La pulsion de mort, autrement dit, cache le désir qu'a le Moi d'éterniser son état d'entité séparée, enchaînant le Sujet à ce mal-être dont n'a cessé de témoigner Aquin tout au long de sa vie, perpétuellement en quête de cette plénitude qu'il cherchera si obsessivement du côté de la femme (de l'épouse maternelle), sans jamais pouvoir l'obtenir.

LA VOIE DE LA MAIN GAUCHE OU L'IDENTIFICATION SACRIFICIELLE

Il existe au moins deux façons de s'extirper du mirage. Il y a la voie bouddhiste qui consiste, par la méditation, à se détacher du désir toujours renaissant qui alimente le monde hallucinatoire de l'ego et enchaîne le Sujet à une existence vouée à l'insatisfaction permanente, courant après une plénitude que sa course (son existence même) rend impossible à atteindre. À l'opposé, il y a la « voie de la main gauche » — celle que privilégie Aquin — qui consiste à exacerber le désir, à jouer à fond le jeu du moi, à laisser libre cours à l'expression de son fantasme de plénitude, dans l'espoir qu'il en vienne à s'essouffler de lui-même et réalise que son projet est fatalement voué à l'échec. La prémisse à la base de cette voie consiste dans la prise de conscience qu'on ne peut véritablement reconnaître la folie qui nous constitue, en tant qu'*individu*, qu'en la re-connaissant, en en faisant l'épreuve, en l'endossant jusqu'au bout. Chercher à déraciner l'ego de l'extérieur, ce serait encore nier son emprise et, par là, jouer le jeu de la séparation que l'on prétend abolir. Chassez l'ego, il revient au galop ; comme l'Hydre de Lerne, chaque ablation le fortifie, puisqu'il est cet instinct d'ablation.

La stratégie, pour Aquin, extraordinairement lucide sur ce point, consiste à se laisser volontairement posséder, à reproduire consciemment le schéma comportemental que personnifie le « Patriote fantôme », à s'unir intimement à l'Image comme Jacob à l'ange ou au dieu inconnu qui se dresse au travers de sa route, afin qu'en s'incorporant les énergies numineuses dont l'Image est porteuse, il puisse les désactiver de l'intérieur et ne plus en être la marionnette. Il faut, écrit l'auteur dans son *Journal*, « *s'affirmer dans le sens même du mouvement qui veut nous emporter. On ne résiste pas par le refus, mais par l'affirmation fanatique de soi* » ; « *aller au bout de mes effondrements, de mes défaillances, de mes faiblesses ; puis, au terme de cette fatigue, quand donc elle se sera transformée en repos — nuit intérieure — entreprendre cette vie nouvelle, vita nuova* ». Jouant le jeu du moi, aggravant sa négation par l'affirmation forcenée de son projet d'existence individuelle placé sous l'empire de l'excès, l'écrivain se trouve ainsi à activer sciem-

ment les forces sauvages sommeillant dans l'Inconscient — comme si la conscience entraînait son opposant (sa contrepartie transcendante dont elle nie l'antécédence et la primauté ontologique) à croître en puissance afin de le terrasser. Pour le traduire de façon imagée : au lieu d'entrouvrir les vannes qui permettraient de contrôler le débit suivant lequel les eaux de l'Inconscient s'infiltreraient progressivement dans le réduit schizoïde du Moi afin d'en rendre les cloisons poreuses et assurer ainsi, entre les deux instances (Conscience/Inconscient), un équilibre homéostatique, une dialectique, Aquin se barricade à double tour dans le cachot de la conscience égoïque. Fermant les vannes, il fait monter la pression qu'exercent les eaux de l'Inconscient qui, passé un certain seuil, font couler d'un coup le barrage, rompant brusquement les digues de la conscience. C'est provoquer librement une crise de type schizoïde, créer le raz-de-marée psychique qui déboulera pour de bon le Moi de son trône usurpé.

LES RAISONS D'UN ÉCHEC

C'est une voie éminemment périlleuse, comme on peut s'en douter, et Aquin aura fini par succomber, emporté par le *tsunami* dont il attendait le salut. Si l'on ne peut espérer se libérer du *script* destinale et de « *l'hérédité clinique* » qui préside, en sous-main, à nos choix d'existence qu'en acceptant de jouer et d'endosser le rôle que notre condition d'être fini nous octroie et nous impose (celui d'un Moi séparé *a priori*), il faut éviter à tout prix de s'immiscer subjectivement dans ce processus de transformation de l'Inconscient. On peut rester prisonnier du « *personnage archétypal* » auquel on croyait prêter, pour un temps seulement, son âme et son corps et se retrouver soi-même condamné à répéter le scénario cauchemardesque dont on croyait s'affranchir. « *L'incapacité de conjuguer détachement et ouverture à l'Image est sans doute un des facteurs qui ont contribué à déterminer la fin tragique d'Hubert Aquin* », note Palumbo. L'écrivain s'inscrirait ainsi dans la sombre lignée des « saints maudits », qui court de Nietzsche à Stefan Zweig. Aquin, conclut l'essayiste, n'accomplit pas le véritable suicide — c'est-à-dire le suicide initiatique. « *Au lieu de sortir du monde, de briser tout attachement — y compris l'attachement au désir de vivre dangereusement pour trouver un succédané au néant de l'existence —, il semble devenir lui-même*

l'instrument par lequel la force chtonienne qui préside à son existence réalise des desseins néfastes et suicidaires. [...] Poussé par une aspiration intenable à êtreindre l'être, il adhère totalement à l'Image [du Patriote errant/défait] et reste pris dans son filet sacrificiel », poursuit Palumbo.

C'est un essai admirable en tous points que celui-ci, tant pour son originalité, son ambition, sa force d'analyse et l'extraordinaire lucidité d'esprit dont il témoigne. Original, il l'est à plus d'un titre, à commencer par le point de vue absolument novateur que cette lecture placée sous le signe de la Gnose permet de jeter sur l'œuvre d'Aquin. Elle montre comment les critiques qui ont tenté de revaloriser les thèmes du sacré et du religieux, pour méritoires qu'elles soient, ont la plupart du temps recouvert la source d'où jaillit la parole de l'auteur en l'interprétant essentiellement du point de vue de l'héritage et du dogme chrétien-catholique. C'est passer à côté de l'idée décisive sur laquelle Aquin fait reposer sa poétique, qui consiste à s'exposer aux dangers de l'Abîme en s'ouvrant au mouvement autonome de la psyché créatrice dont le dogme avait précisément pour fonction de verrouiller l'accès, afin de proté-

ger les croyants contre les périls de l'âme et l'expérience immédiate, souvent destructrice, du divin.

Palumbo se distingue également par sa façon de cohérer le corpus aquinien, en se saisissant de pièces souvent négligées, comme *Les rédempteurs* ou *Saga segretta*, pour montrer qu'à travers la diversité générique qui caractérise l'œuvre de l'écrivain court un même projet, une même *saga gnostica*. Mais c'est aussi et surtout une passionnante initiation à ce savoir mystérieux qu'est la Gnose, laquelle oppose un formidable démenti à la métaphysique occidentale dont l'édifice et le « savoir » sont tout entier bâtis sur une définition « erronée » de l'Être. À la clôture canonique qui définit les religions où l'esprit est trop souvent maintenu captif de la lettre, la Gnose oppose une Tradition ouverte. Instaurant le régime syncrétiste de l'équivalence entre les traditions, elle unit une infinité de systèmes philosophiques, d'œuvres littéraires, de mythes, de cultes fort différents et souvent même contradictoires sous la forme d'une « *encyclopédie du sacré* » et d'une *aura catena* en élaboration constante. « *Ce qui compte, en effet, n'est plus la parole écrite, mais la Parole non*

*humaine qui se tient à rebours du langage et qui désagence toute construction symbolico-spirituelle », écrit Palumbo. Il y a là comme un signe des temps, ce dont témoigne le numéro de février 2009 de la revue française *Ligne de risque*; consacré à la gnose, celle-ci y est présentée comme « *La sagesse qui vient* ». Je dirais même plutôt qu'il *revient*, puisqu'elle existe de tout temps et ne se manifeste sur le plan collectif qu'à certaines époques, suivant une mystérieuse syntaxe de la Visitation. Laquelle prendra, dans l'œuvre d'Aquin, la forme d'une stylistique de la fureur culminant dans cette autoconsommption extatique qui fait tout le génie et la folie de l'écrivain. Le suicide n'invalide pas la démarche : à ceux qui oseraient le suivre sur cette voie périlleuse, il a légué des « *instructions nautiques* » susceptibles de les guider sur cette mer des Ténèbres et leur évitant peut-être ainsi de finir, comme lui, dans le ventre des Sirènes.s. †*

1. L'omniprésence de l'imagerie aquatique où *baignent* les œuvres – en conjonction avec celle de la femme et les motifs du *regressus ad uterum* et de la *renaissance* – témoigne de cette inflation psychotique. « *Je me noie. Je m'ophélise* », écrit Aquin dans *Prochain épisode*; en proie à une « *liquidité inflationnelle* », il se voit condamné à la « *noyade écrite* ».

Jacques Brault entre la plénitude et l'infinitude du poème

PAR GINETTE MICHAUD

CHEMINS PERDUS, CHEMINS TROUVÉS de Jacques Brault

Boréal, « *Papiers collés* », 294 p.

C*hemins perdus, chemins trouvés* — notez bien : non pas *retrouvés*, comme dans la *Recherche*, mais bien *trouvés*, c'est-à-dire donnés par la perte même, comme sa ressource secrète, une trouée de lumière inattendue — est le troisième volet de la « *trilogie du chemin* » de Jacques Brault, qui reprend ici le

cours de sa réflexion sur la poésie et l'écriture, amorcé dès 1975 avec *Chemin faisant* et poursuivi dans *La poussière du chemin* (1989). Dans ce recueil d'essais qualifié sur la quatrième de couverture d'« *ultime* » (mot qui serre le cœur...) sont donc repris vingt-huit textes qui s'échelonnent de 1989 à 2011, de facture

diverse : plusieurs préfaces (aux ouvrages d'Alain Gerber, Jules Laforgue, Alain Grandbois, Saint-Denis Garneau, E.D. Blodgett, Patrick Coppens, Marie Uguay), des articles et conférences, des saluts à des amis disparus (Gaston Miron, Jean-Pierre Issenhuith, Roland Giguère, Robert Marteau). Tous ces essais, déjà parus (à